

Zakya DAOUD (photographies de Souad GUENNOUN)
Casablanca en mouvement – Des innovateurs dans la ville.
(Éd Autrement/Collection Villes en mouvement, 2005, 230 p., 19•)

Comme le scénario d'un film, le livre est organisé en séquences. Cinq séquences animées par trente personnages qui racontent leur ville, Casablanca, chacun selon sa spécialité et sa sensibilité. Journalistes, militants associatifs, entrepreneurs, architectes, élus, artistes... ces femmes et ces hommes ont en partage leur amour pour leur ville. Comment la voient-ils, comment la veulent-ils ? Ce sont leur vécu, leur point de vue, leurs rêves et leurs espoirs que restitue ici Zakya Daoud.

Captés par le zoom de la photographie – et architecte – Souad Guennoun, les portraits et les témoignages de ces acteurs – et actrices – de la vie casablancaise, venus d'horizons différents, révèlent toute la complexité d'une ville qu'ont croit indéfinissable, qu'on soupçonne démesurée mais « où bat le cœur d'un Maroc nouveau et celui d'un jeunesse particulièrement créative ».

Les Casablancais ont des liens ambivalents avec leur ville. Ils l'aiment et la haïssent, la critiquent, la quittent quand ils peuvent ; et pourtant, ils ne pourraient pas vivre ailleurs au Maroc. Ce sont eux, les « bidaoui » qui font la ville : « Ce sont des Casablancais comme les autres,

qui à la fois aiment et détestent leur ville, lui portent en tout cas des sentiments ambigus et contradictoires. Elle leur fait mal mais elle les interpelle ; elle les dérange mais beaucoup ne pourraient pas vivre ailleurs... » Ainsi pour le cinéaste Abdelhaï Laraki « il faut savoir longuement approcher une ville qui ne se donne pas, mais qui se mérite... ».

Ici, la ville de Casablanca est appréhendée comme une personne, qui vit, qui vibre, qui souffre et se bat. Déchirée par ses disparités et ses contradictions, elle est travaillée par une incroyable tension entre le modernisme, la réussite des uns et la pauvreté des autres. « Un concentré de dynamisme et de misère, de résignation et de colère. »

Le cinéaste Abdelkader Lagtaa – auteur d'un film sur Casablanca où il est né – la compare à Naples et décrit une « mégapole anarchique et déstructurée, une ville des extrêmes, attachante et stimulante qui a une histoire une nostalgie et une mémoire ».

Dans ce livre, Zakya Daoud et Souad Guennoun à travers les personnages – et les images – qu'elles ont choisis en témoins révèlent une ville en mouvement, une ville de

paradoxes, une ville de pleins et de vides, nostalgique et rebelle. Un lieu permanent d'insurrection potentielle écrivait déjà en 1958 Jean et Simone Lacouture dans leur livre « Le Maroc à l'épreuve ».

Plus qu'une entrée en matière, l'introduction intitulée « La ville de tous les superlatifs » nous initie à l'histoire de la ville et à sa « géo-économie ».

Histoire – « On dit Casablanca sans histoire. C'est faux : Casablanca a une longue histoire. » La preuve : on a découvert sur la plage près du mausolée de Sidi Abderrahmane un squelette d'atlanthrope de type pithécanthropéen vieux de 400 000 ans. La ville, fondée par les Phéniciens, et anciennement dénommée Anfa, est successivement occupée par les Almoravides, les Almohades, les Génois, les Portugais. Ces derniers la baptisent « la ville blanche » (Casa Blanca qui évoque les murs chaulés des habitations) y édifient un établissement militaire puis l'évacuent en 1720. Entre 1747 et 1789, le roi Sidi Mohammed Ben Abdallah édifie des remparts avec des maîtres ouvriers génois, bâtit une sqalla (plate-forme d'artillerie ou bastion) et repeuple la ville de populations originaires d'Agadir et du Sous. C'est l'époque où le Maroc se défend des incursions ibériques sur ses côtes. « Le Casablanca de cette première renaissance est un maillon de la chaîne défensive côtière. » Au début du ^{xx}e siècle c'est autour du port et de la médina que la colonisation française bâtit la nouvelle cité tournée vers le négoce, l'industrie et surtout l'exportation vers la métropole des céréales, des laines, des phosphates. « Le maréchal Lyautey offre à la cité naissante une science qui n'est pas encore au goût du jour :

l'urbanisme. (..) il fait de Casablanca un laboratoire mondial en avance sur les autres capitales. »

A partir de là la ville va connaître un essor rapide et sans précédent. Prost, Lyautey, Ecochard... modernisent la ville en harmonie avec le néo-mauresque qu'ils ont façonné. Posée au bord de l'Atlantique, elle reste une ville méditerranéenne même si son cosmopolitisme évoque « à la fois Chicago pour le gigantisme, les buildings... et La Havane pour le charme quasi créole de son bord de mer balayé par les vagues... ». Premier port marocain (l'un des plus grands d'Afrique), plus grande ville du Maghreb, la plus peuplée du Maroc (près de 4 millions d'habitants), Casablanca concentre à elle seule 45 % du trafic portuaire et presque autant de la production industrielle du pays.

Depuis l'indépendance, la population de Casablanca a été multipliée par dix. Des migrants de plus en plus nombreux sont venus d'Europe (Italie, Espagne, Angleterre), mais aussi d'Inde, du Pakistan, de Malte, de Suède. La ville s'est peuplée aussi des migrants intérieurs, ceux des exodes ruraux successifs, venus grossir les bidonvilles, déjà impressionnants, de la ville. Ils occupent, selon le département de la prévision économique et du Plan, 7,7 % du parc total des logements du Grand Casablançais, abritant 8,8 % des ménages soit 300 000 personnes.

Ainsi décrit Z. Daoud « l'énorme ville étend ses tentacules sur la campagne environnante et avance sans discontinuer ses sentinelles de béton. Chaque jour, de nouveaux arrivants s'agglutinent dans sa périphérie devenue un amas de gros douars. La ville avale les uns après les autres ses habitats précaires, ces bidonvil-

les, ces quartiers sans infrastructures... que les habitants appellent des "kabouls". "Kaboul", comme un terrain celui de l'Islam politique, et comme un carrefour, celui de la drogue et autres trafics. »

Tumultueuse et turbulente, Casa est une ville créative

Centre névralgique de l'économie : 51 % de la production industrielle, 40 % du PNB, 60 % de l'immobilier, 38 % des exportations... C'est le poumon du Maroc, son principal centre commercial et financier, le haut lieu de l'économie informelle, la plus grande concentration de richesse et de misère du pays. A Derb Omar, la plus grande centrale d'achat du tissu et d'électroménager, les Chinois côtoient Pakistanais et Indiens. C'est à Casa que l'on fabrique le best-seller des jeux électroniques et plus récemment, des milliers de call center (centre d'appel des grandes sociétés) y ont établi domicile. La main-d'œuvre marocaine coûte 35 % moins cher qu'en France. Casa est devenue l'une des premières destinations du tourisme d'affaires en Afrique et au Moyen-Orient.

C'est aussi là que se développe la « société civile » marocaine qui impulse, qui crée, qui est certainement pour quelque chose dans la renaissance de cette cité... La ville a engendré à la fin des années 90 une nouvelle presse, impertinente, plus libre qui travaille à « faire reculer les lignes rouges ». Avoir choisi trois journalistes pour inaugurer cette galerie de portraits n'est pas anodin : Reda Benchemsî et Driss Ksikes du journal *Tel Quel* et Aboubakr Djamaï du *Journal*, deux titres qui se dégagent comme « leaders d'opinion ». Ainsi, *Tel Quel* qui se veut un journal plu-

raliste est vendu à 20 000 exemplaires par semaine.

L'esprit d'initiative associé à la modernité ce sont ces quelque mille femmes chefs d'entreprise dont Nezha Ben Ali, opticienne qui a investi dans le secteur des lentilles visuelles ou encore cette nouvelle *race* d'entrepreneurs comme Karim Tazi, l'un des plus grands patrons du Maroc, créateur de la Banque alimentaire, fils d'un petit commerçant militant du parti communiste (« la ville est difficile mais elle vaut mille exils, mille Montréal ») et Nourredine Ayouch, publiciste, responsable d'une association humanitaire et fondateur du collectif « Démocratie et Liberté ».

Ville de résistances où des gens debout se coltinent la dureté de la ville

Au milieu des années 1990, « cette ville jeune (50 % de moins de 20 ans) recommence à chanter et à espérer ». Lentement, avec la fin « de années de plomb », la libération des prisonniers politiques, l'émergence de la société civile, l'apparition de nouvelles formes de culture, Casablanca se met à revivre. Des associations soulagent les misères, des résistances s'affirment, des solidarités se créent. C'est à Casablanca que l'on trouve l'essentiel des 33 000 associations marocaines, regroupant quelque 800 000 personnes. Beaucoup d'individualités sont sorties de l'ombre. Parmi elles :

– Abdallah Zaazaa, militant associatif, initiateur des associations de quartier. Il a changé le visage du lieu où il vit : « l'avenir du pays se résoudra au coin des rues » ;

– Aïcha Chenna, assistance sociale qui a créé, il y a 20 ans, les premiers foyers pour les mères céli-

bataires et leurs enfants et qui, à l'heure actuelle, se bat contre les islamistes : « Casa a été découpée en morceaux : les riches et les pauvres autrefois mélangés sont séparés. Aujourd'hui il y a des ghettos de riches » ;

– Khadija Rouissi : militante des Droits de l'Homme « Je ne peux plus continuer à côtoyer la souffrance. Je refuse ».

– Assia El Ouadie, magistrate, co-fondatrice de l'Observatoire des prisons et « mère » des jeunes délinquants.

Ils et elles ne sont que quelques exemples de cette résistance aux côtés d'autres anonymes qui contribuent à changer la physionomie du Maroc.

Culture urbaine et d'avant-garde : c'est à Casa que ça bouge le plus.

C'est à nouveau à Casa que tout se passe, qu'existe le plus grand

cinéma du Maroc, que se déroulent les expositions les plus brillantes, que les jeunes font exploser la musique et multiplient les concerts. Mais, semblent se plaindre ces acteurs de la culture d'avant-garde casablancaise, « il y a plus de talents que d'opportunités ». Ainsi est aujourd'hui Casa : « une mégapole du tiers-monde avec ses problèmes, mais aussi une énergie, une vitalité qu'on ne trouve nulle part ailleurs au Maroc [...] un dynamisme qui pousse les gens vers l'action. Casablanca oscille entre deux images, la novatrice, moderne, dynamique et la paupérisée, conservatrice, dépassée. [...] Pour la première fois depuis bien longtemps, elle se reprend à croire en son avenir ».

Assurément, le livre de Zakya Daoud donne envie de découvrir non seulement la ville mais surtout ces gens qui la font aimer.

LATIFA MADANI